

Littérature maghrébine entre métissage et démolition

**RAISSI Rachid
(Université de Ouargla)**

Avant de traiter la question centrale de cette communication relative à l'oscillation de la littérature maghrébine entre mixité et rejet de l'autre en raison principalement de la perte de l'idiome de l'origine au point où certains écrivains maghrébins d'expression française ont rivalisé pour s'auto amputer d'une langue et d'une culture qui les constituent, nous voudrions, d'abord, lever le voile sur la pseudo-réalité « bilingue » de l'Algérien qui semble tenir beaucoup plus de « l'unilinguisme » ; problématique traduite d'ailleurs dans cette réalité du désir farouche de l'auto mutilation qui dit symboliquement l'impossible coexistence de deux langues dans l'être maghrébin constamment à l'affût de l'« authenticité » et de l'« authentique ».

Parler de contact des langues revient à mettre l'accent sur le locuteur comme lieu par excellence de l'activité linguistique où une langue annule « nécessairement » l'autre pour des raisons « d'amour », de « passion » et « d'idéologie »¹, comme l'a souligné R. Boudjedra pour mettre à nu une expérience d'identification du corps morcelé qui tente la structuration du « je » et ce, afin de

¹. RAISSI Rachid, *Rachid Boudjedra, de l'incohérence ambiguë au crypte* in *Nouveau Tell* du 23 au 29 mars 1993.

mettre un terme à un vécu psychique caractérisé par le fantasme du morcellement du corps.

L'Algérien est, dès sa venue au monde, convié au « bilinguisme », à la mixité et au cosmopolitisme de par ces voyages différents qu'il se doit d'accomplir au sein des différentes langues existantes emplit d'une sensibilité, d'un imaginaire et d'une compréhension à chaque fois différente.

Mais compte tenu des détours politiques, idéologiques, et ceux de la quête identitaire et du désir de l'authenticité, ce qui devait constituer une richesse incontestable devient source de conflits et de malaises au point où l'écolier et le lycéen, par exemple, entraînés dans cette réflexion du « *Djihad* », s'auto amputent de l'apprentissage du français parce que c'est la langue du colonisateur. Est-ce que cette réalité n'explique pas, au-delà ou en-deça des autres problèmes relatifs à l'enseignement, le niveau réel de nos apprenants qui, arabisants pendant un certain nombre d'années, se retrouvent devant la nécessité d'étudier un jour en langue française ?

Cette réalité ne doit pas nous faire oublier le réel où des langues différentes, supposées être source de richesse, séparent les Algériens au lieu de les réunir. L'arabe, le Kabyle, l'anglais et le français peuvent aisément avoir des fonctions différentes et coexister dans le même espace sans que cela ne conduise l'Algérien à vouloir imposer une sélection préalable autre que celle « naturelle » où une langue s'impose parce que plus utile qu'une autre. Au lieu de préférer la diversité et le cosmopolitisme, l'Algérien a tendance à préférer la langue Arabe parce que c'est la langue du Coran, du

paradis, de la croyance et de la *Ouma* ou la langue Kabyle dans la mesure où il semble qu'elle dise l'origine maghrébine et la nation algérienne beaucoup plus qu'une autre et nécessite, donc, à être défendue, maintenue et entretenue.

Tous ceux qui vivent de, dans et par la littérature s'accordent à dire que "la vie est insuffisante" ; pour ces gens-là il est indispensable de vivre un cran au-dessus de la réalité. La littérature, pour d'autres, peut être aussi une forme de thérapie ; elle sert d'exutoire au trop plein qui étouffe l'être condamné au silence, à la solitude et acculé face à l'impossible communication, à l'impossible amour et face, souvent, à l'impossibilité d'atteindre l'autre sinon par le langage où les mots, remplis depuis des millénaires de façon intense et désordonnée, s'évertuent à séparer au lieu de réunir. Mais le texte littéraire est aussi un témoin et un reflet d'une époque caractérisée et en prise avec un bilinguisme qui devient problématique et source de conflits.

Préoccupé par "l'analyse" et le "comparatisme" du texte littéraire, nous pensons que ce problème de la cohabitation de la Langue Nationale avec les Langues Etrangères, qui n'est pas tout le temps "rose", transparait de manière singulière et significative dans l'espace littéraire, témoin et miroir "brisé" d'une époque caractérisée par le fragmentaire et l'hétérogène qui engendrent, en lieu et place d'un métissage productif, des démolitions qui séparent fondamentalement et au texte littéraire, à l'image de son espace d'émergence, d'apparaître comme un lieu-chantier par excellence, un lieu en perpétuel devenir comme le soulignent, d'ailleurs,

plusieurs lecteurs avertis du texte maghrébin d'expression française.

Nous voudrions montrer, ici, que cette cohabitation qui "habite" et se confectionne dans l'être et non pas dans la "culture", est problématique puisque certains écrivains, comme R. Boudjedra, M. Haddad et K. Yacine, ont cru bon, après avoir vécu de, dans et par la langue française, de s'auto-amputer d'une langue et d'une culture qui les constituent. D'autres écrivains, par contre, comme M. Dib, tout en poursuivant l'errance et l'exil dans la langue de l'autre, ont goûté aux affres du métissage issues de la perte de "l'idiome" de l'origine, de la perte de l'identité et de l'impossible retour aux "sources" au point où l'Algérie n'apparaît plus, dans l'écriture dibienne par exemple, que comme l'espace oublié, inventé et réinventé aux grés des fantaisies de l'écriture.

Cette réflexion vise à désigner et à nommer une « autre façon de lire² » le texte dibien dont l'écriture oscille joliment et incontestablement entre deux espaces de culture et de vie : le Nord et le Sud et ce pour une

². Une façon de lire qui se rapproche, encore une fois, de celle de Charles Bonn qui caractérise sa lecture comme « (...) spatiale au sens le plus large du terme. Non pas, lecture à travers le texte, de l'espace référentiel ou signifié, mais lecture dans le texte, de ses mécanismes signifiants, comme des textes extérieurs qui y sont convoqués. Textes extérieurs par rapport auxquels l'œuvre s'écrit : texte de la culture du lecteur auquel elle s'adresse, textes des autres dires (par exemple les divers discours idéologiques ou littéraires ayant le même objet), texte du langage en général, dont on verra qu'au-delà du référent « Algérie », il est l'objet central de la production dibienne. » in Charles BONN, *Lecture présente de Mohammed Dib*, op. cit., p. 10.

«rencontre»³ fertile et fructueuse entre ces civilisations millénaires qui se rejoignent, s'épanouissent et s'unissent dans l'espace de l'œuvre dibienne pour dire, encore une fois, que la rencontre des textes, au même titre que celle des personnages et des cultures, est inévitable et bénéfique à l'être qui ne peut évoluer qu'en épousant l'altérité et la mixité où « identité » et « altérité » ne sont plus des termes exclusifs mais constituent, au contraire, des notions complémentaires et relatives et doivent, pour former un tout harmonieux, entrer en composition.

Une identité textuelle et littéraire « pure » est impensable parce qu'elle ferait nombre avec rien et ne produirait que l'indistinct et l'informe parce qu'elle ne produirait pas le « tout » qui est l'unité d'une pluralité, d'une multiplicité. Mixité, intertextualité et interculturalité sont donc des notions incontournables et pleinement nécessaires à la lecture de certains textes maghrébins. Ces notions nous permettent d'asseoir de nouveau l'idée essentielle à savoir qu'aucun texte ne peut éviter la rencontre avec

³. Ce thème de la rencontre du Sud et du Nord est un thème travaillé par plusieurs auteurs et notamment par Naget Khadda : « Il reste que, dans cet ailleurs de la quête de soi et des autres, l'« algérianité » ne figure plus comme rancune envers les possibilités gaspillées : le projet de société qui orientait les précédents romans se mue en idéal humaniste de l'homme de l'avenir. A moins que le rêve de l'homme futur, né des mythes de l'orient et de l'occident, ouvert sur tous les possibles, ne soit comme l'écrivain lui-même, qui assume avec bonheur son histoire double, le spécimen d'une race culturellement mixte, condamnée par l'intransigeance dogmatique. » in Histoire de la Littérature Francophone, Littérature Maghrébine d' Expression Française sous la direction de Charles BONN, Naget KHADDA et Abdallah MDARHI-ALAOUI, coordination internationale des chercheurs sur les littératures maghrébines, EDICEF, 1996, p. 57.

celui d'autrui comme l'affirme, entre autres, G.Genette. Rencontre des textes, rencontre des personnes et rencontre des cultures qui conduisent l'être vers la fusion, l'apprentissage et la sagesse. Ainsi, certains textes maghrébins travaillent bel et bien à l'union, à la fraternité et à la communion des peuples et des êtres et nous conduisent patiemment à aimer l'autre qui engendre en nous, une troisième personne, l'esprit comme l'affirme très justement Michel Serres dans son ouvrage *le Tiers-Instruit*⁴.

Dans *l'arbre à dire*⁵, M.Dib, dans quel autre, quels autres ?, s'interroge sur « *qui sont les autres* », question qu'il adresse à des philosophes réunis lors du carrefour des littératures :

« vous avez dû constater comme moi que le monde est plein d'étrangers. Qui sont les autres ? »

Mohammed Dib explique autrement sa question en reconnaissant qu'il est un étranger et demande aux philosophes : « ...mais vous qui êtes vous ? »

La réponse de J.derrida, juif né en Algérie, fut : « *Nous autres* ». J.Derrida descend peut être des Derrader, famille berbère et M.Dib malgré le fait qu'il soit issu d'une famille arabo-musulmane, malgré qu'il soit un peu turc, est aussi berbère. Et, coïncidence du sort, les deux sont des auteurs, philosophe et écrivain. Toutes ces caractéristiques auraient dû les rapprocher au lieu de les séparer par cette réponse : « *nous autres* ». Mohammed Dib reconnaît qu'il faut être deux pour permettre la

⁴. Michel SERRES, *Le Tiers-Instruit*, François Bourin, 1991.

⁵. M. Dib, *L'arbre à dire*, Albin Michel, p. 32.

question : « *qui est l'autre ?* » et cela ouvre à l'auteur un vaste champ de réflexion :

« *Qui, de lui ou de moi, est l'étranger de l'autre, ou le plus étranger, ou le moins étranger ? Et si j'étais, moi, nous autres : qui, de tous ceux que je voyais ici, ou pouvais croiser dans la rue, serait l'étranger puisque le monde est plein d'étrangers ? Comment peut-on ou être, ou devenir étranger, l'autre de nous autres ? Et si j'étais nous autres, n'aurais-je plus de définition, en l'espèce, que par rapport à l'autre ? Mais dans ce cas, qui est l'autre ?*⁶

Les grandes civilisations résultent incontestablement des croisements des hommes et des cultures. On peut parler aujourd'hui d'un métissage universel qui brasse l'ensemble des populations et trace la civilisation de demain qui ne saurait être, comme celle de jadis, que celle de la mixité et du métissage.

Le métissage concerne les mélanges des grands groupes de couleur de l'humanité c'est-à-dire les unions entre blancs et noirs, entre blancs et jaunes et entre jaunes et noirs. On est en droit de se demander pourquoi certains croisements échappent au métissage : pourquoi l'enfant d'une Française et d'un Allemand n'est pas « métis » par opposition à l'enfant d'un Italien et d'une Sénégalaise puisque le métissage, du point de vue biologique, dit aussi le mélange entre groupes à hérédité commune puisque la couleur n'est pas un trait plus révélateur de la race qu'un autre ; la couleur ne produit pas la race mais elle produit le groupe humain, au sens sociologique. Le

⁶. *L'arbre à dire*, op. cit., p. 34.

métissage concerne donc aussi bien les races que les groupes sociaux.

L'histoire de l'humanité atteste des mélanges des races, c'est-à-dire des couleurs puisque, au-delà des couleurs existantes au départ, l'humanité a produit des couleurs intermédiaires en se mélangeant.

Mais la mixité n'est pas seulement le fait d'être issu de personnes d'origines différentes mais aussi le fait d'être soi-même formé de choses de nature et d'origine différentes. La mixité culturelle, au même titre que la mixité du sang, est déterminante dans la mesure où les mots, vivants, « fécondent » sans cesse l'être, l'engendrent et il re-naît souvent au contact de ces sonorités et sens venus d'ailleurs. Est-ce que l'être peut réellement saisir sa portée au monde en dehors du contact avec ces mots séculaires, emplis d'un temps et d'une sensibilité autres ?

C'est pourquoi, l'être négocie continuellement son existence avec les mots qui, préalablement, le désignent, le nomment et le qualifient :

« (...) Que vous dirais-je ? Le français est devenu ma langue adoptive. Mais écrivant ou parlant, je sens mon français manœuvré, manipulé d'une façon indéfinissable par la langue maternelle. Est-ce une infirmité ? Pour un écrivain, ça me semble un atout supplémentaire, si tant est qu'il parvienne à faire sonner les deux idiomes en sympathie. Bien plutôt une visite parfois la crainte que, à la suite de quelque accident d'une espèce inconnue, la langue française n'en arrive à me trahir, à se taire en moi. Son silence pourrait alors devenir mon silence, parce qu'elle a fait sa demeure en moi avant que je ne le

*sache, avant que je ne sache rien d'elle. Depuis, elle n'a cessé de me parler, voix venue de loin pour me dire. »*⁷

Les êtres sont, par ailleurs, affreusement séparés, isolés dans des corps différents ; comment peuvent-ils s'atteindre, se rejoindre sinon par les mots, la culture où les signes de différences doivent s'inverser en signes de reconnaissance et de rapprochement ?

La mixité est surtout et avant tout le regroupement originel de l'homme et de la femme. Ce n'est certainement pas le mythe de l'androgynie, mais c'est sûrement sa seconde phase, phase qui viendrait après celle où Adam et Eve n'étaient que corps et âme confondus.

C'est ainsi que *Le sommeil d'Eve* travaille à la représentation de la mixité, et ce dès le titre de l'ouvrage et grâce à l'indice «Eve» qui indique une origine commune à l'ensemble des êtres humains. Adam et Eve, comme père et mère de l'humanité, réuniraient les contraires et aboliraient préalablement les différences.

Le titre d'abord, ensuite le texte qui emboîte le pas à l'intitulé pour dire autrement la rencontre de deux voix, juxtaposées, celle d'une finlandaise, Faïna et d'un maghrébin, Solh, qui, en se rejoignant, vont constituer un tout fonctionnel, c'est-à-dire la narration même du *sommeil d'Eve*.

La narration dit aussi, d'une manière générale, la mixité dans la mesure où le texte travaille à la rencontre et à la jonction de personnes allant culturellement en sens

⁷. H.S., *La mémoire du maître* in Liberté du lundi 6 juillet 1998.

inverse ; rencontre donc de personnes issues de race, de cultures et de religions différentes.

Cette rencontre constitue une réponse certaine à un public double, maghrébin et finlandais, fasciné et intéressé par les différences et les ressemblances qu'il entretient forcément avec l'autre.

Le texte dibien travaille également et tout en même temps à la mixité des lieux puisque les personnages oscillent entre des lieux de vie et d'origine différents : Algérie, Paris et la Finlande pour Solh et Paris et la Finlande pour Faïna.

Mais ne peut-on pas effectivement percevoir les êtres comme affreusement séparés dans des corps différents et dans l'incapacité de s'atteindre, de se joindre que dans et par le langage⁸ ?

L'Algérien est, dans ce sens privilégié dans la mesure où, métis dès sa naissance, il a la chance d'habiter et d'être dans plusieurs langues et plusieurs consciences à la fois.

⁸. Comme le précise France FARAGO dans *Le langage*, Armand Colin, 1999, p. 8 : La psychanalyse n'a fait que confirmer la chose. C'est le nom propre, personnalisant, qui arrache l'homme aux classifications descriptives des choses et des êtres qui occupent l'horizon de son monde. Mais accéder à la conscience de soi, pouvoir dire *je*, c'est entériner le statut de séparation qui est celui de l'homme sorti de la fusion, de l'indistinction naturelle originelle. Le langage a ce statut paradoxal de nous signifier cette mise à distance et, simultanément, d'être pour nous ce qui fait lien symboliquement pour tenter de répondre à l'épreuve de la séparation ontologique, constitutive qui fait qu'on est toujours absolument seul. La solitude est, certes, conjurée au niveau spirituel de la communication ordinaire, mais instaurer une communion véritable avec un semblable différent est l'affaire d'une vie entière : cela requiert que l'on enracine le langage dans le verbe, le logique dans l'ontologique. »

En effet, rentrer dans une autre langue que la langue-mère relève, pour l'être, d'un désir de mixité et de métissage ; vouloir épouser une autre langue que la sienne propre, cela revient à épouser l'altérité et à devenir plusieurs, c'est-à-dire mixte. Mais au lieu de déguster les joies de la pluralité, de la mixité et de la richesse culturelle, l'Algérien affronte très souvent les « affres »⁹ du métissage.

Déjà, en 1978, lors des journées d'études du département des Langues Romanes de l'université d'Alger, Naget Khadda soulignait l'évidence de la fusion, du syncrétisme culturel puisque, selon l'auteur, il est impossible, au XX^e siècle, qu'une société puisse vivre en autarcie culturelle. Mais N.Khadda, tout en soulignant l'inévitable rencontre note l'ambivalence de la séduction et du « rejet »¹⁰ des autochtones à travers l'étude de *Qui se souvient de la mer*¹¹.

⁹. Dans *Ecrivains, Ecrits-Vains, RUPTURES* N°6 du 16 au 22 février 1993, M.Dib, sans arriver à s'auto amputer d'une langue et d'une culture, fait néanmoins allusion aux affres de la mixité culturelle et linguistique. L'usage de la langue française par l'écrivain maghrébin serait, pour notre auteur, problématique. Des liens attendus de complicité sereine, de douce convivialité laissent malheureusement place à des liens conflictuels, à des liens de hargne, de méfiance. Des termes comme « chipé » dans « la langue française est à eux, elle leur appartient. Qu'importe, nous avons chipé notre part et ils ne pourront plus nous l'enlever. Ils n'attendent pas moins que nous les remercions » ou « irrite » dans « cela dérange certains Français de nous voir écrire dans leur langue » nous placent en plein dans une relation conflictuelle, une relation d'agressivité.

¹⁰. Naget KHADDA, *Réflexions sur la culture, journées d'études du département des Langues Romanes*, op. cit., p. 63 : « Parler de syncrétisme culturel peut paraître un truisme dans la mesure où les

Fewzia Sari Mostefa-Kara note également ce désir farouche de « l'authentique »¹² où l'écriture devient un « acte de foi », de l'unité où l'écrivain, même quand il semble parler d'autrui, ne parle que de soi.

contacts de culture sont permanents et qu'au XX^e siècle, surtout, il serait difficile, sinon impossible, de vivre en autarcie culturelle.

Néanmoins le contact qui s'est réalisé sur la terre algérienne, pendant la colonisation, entre la civilisation « européenne » d'importation et la civilisation locale « arabo-berbère » est d'une nature particulière et l'apport étranger a suscité – dans des formules très violentes – la double attitude du rejet et de la séduction de la part des autochtones. De plus, la littérature écrite par des algériens, en langue française, a, ces dernières années subi un phénomène contradictoire de

- rejet pour tare d'inauthenticité,

- revendication contre les tentatives d'inclusion pure et simple dans le patrimoine français. »

11. Mohammed Dib, *Qui se souvient de la mer*, Roman, le Seuil, 1962.

12. Fewzia SARI MOSTEFA-KARA, *Pouvoirs de l'écriture et authenticité, Essai sur l'œuvre de Mohammed Dib* in *Langues et Littératures*, revue de l'Institut des Langues Etrangères, office des publications Universitaires, Ben Aknoun, Alger, 1987, p. 72 : « L'œuvre dibienne est essentiellement un goût de l'expérience, et de l'authentique. Elle nous introduit dans un monde qui est le nôtre avec ses complexités et ses déchirements. C'est aussi un « acte de foi », comme le dit l'écrivain lui-même, une écriture où cherche obscurément sa forme une parole intérieure, fuyante et vivante. C'est une parole littéralement in-ouïe. Nous désignons par l'expression Pouvoirs de l'écriture, les moyens pour l'écriture de manifester, dans l'unité et l'ombre de ses signes, cette parole ; lui donner l'existence pour soi-même, la créer comme un sens. Ce qui est par cette parole confère à l'œuvre son authenticité. Tant il est vrai que l'homme, dans la mesure où il est créateur, ne peut partir que de soi, ne parle que de soi, même quand il semble parler d'autre chose. »

C'est pourquoi, nous semble-t-il à la suite de B.Chikhi et de Marc Gontard¹³, que certains écrivains maghrébins – après avoir, au nom de la littérarité et au nom de l'inédit, détruit de manière « frénétique » la langue qui a fini par devenir « convulsive » et « hystérique » - se sont mis à s'auto amputer des langues et des cultures qui les constituent.

Cette entreprise de démolition réelle et effective, ne se retrouve-t-elle pas sous une forme symbolique dans l'espace littéraire qui, mimant le réel dans son entreprise de démolition, va constituer l'espace-chantier par excellence, le lieu du perpétuel devenir ?

Ecriture, donc, de l'inachèvement et de la destruction de la lisibilité où le sens devient problématique puisque à repérer dans l'ailleurs, dans cet au-delà du réel

13. Marc Gontard, *L'itinéraire comme forme romanesque chez T. Ben Jelloun et Abdelwahab Meddeb*, p. 87 in Christiane Achour - Dalila Morsly, *Voyager en Langues et en Littératures*, Journées d'Etudes de la Division de Français, Office des Publications Universitaires, 1983 : « Le premier problème qu'ont eu à résoudre les écrivains maghrébins de langue française a été leur support à la langue. Une des positions caractéristiques à cet égard reste celle du groupe marocain *SOUFFLES* dans les années 70 : le français, certes, mais à titre provisoire et comme simple instrument de communication, non comme instrument de culture. D'où cette attitude de « co-existence non-pacifique » prônée par Laâbi à l'égard de la langue, d'où, de plus en plus, le travail de l'arabe sur le français (arabe dialectal, arabe coranique) aboutissant à cet instrument nouveau, cette (bilangue) dont parle Khatibi et qui n'est plus, ni le français, ni l'arabe. »

inaccessible qui ne pousse l'écriture que vers la transe comme le souligne B.Chiki¹⁴.

Au terme de ce parcours, certains écrivains n'ont-ils pas voulu effectivement s'amputer des langues et des cultures qui les constituent ? Ce vouloir peut aussi être perçu comme une expérience d'identification, une tentative de reconquérir un corps morcelé qui voudrait atteindre la structuration du *je* pour mettre un terme à un vécu psychique caractérisé par le morcellement du corps ?

*« les critiques algériens ont inventé la critique tribale. Sans doute inspirés par une notion communément répandue en Algérie : la notion clanique. Identité, oblige, on reste entre soi, on ignore les autres. Les autres ? Et bien, les autres écrivains algériens. Quand aux autres plus autres encore, ceux des pays voisins, les frères marocains, tunisiens. Ce serait trop demander. Et plus au sud, les Africains ? Et plus au nord, au-delà de la Méditerranée ? Mais quoi, se passe-t-il quelque chose dans ce sud et dans ce nord. »*¹⁵

Cette expérience d'identification touche aussi bien les écrivains que les critiques coincés dans la notion clanique qui les pousse à ignorer les autres.

L'écriture dibienne passe, certes, d'un espace à un autre, du Sud au Nord, mais l'écriture va aussi et surtout vers l'infini intérieur de l'autre. L'écriture dibienne est aussi

14. B. CHIKHI, La pesée sur le signifiant dans le texte d'amour bilingue de KHATIBI, in Langues et Littératures, Revue de l'Institut des Langues Etrangères, 1983, p.127.

15. Mohammed Dib, Pour ce que lire est le propre de l'homme, in ALGERIE LITTERATURE/ACTION n°3, Marsa Editions, Algérie, 1999

liée et dépendante du lieu d'où elle émerge comme l'affirme C.Bonn :

« L'identité produite par l'horizon d'attente comme par le récit romanesque se réfère cependant à un espace. La nation, c'est d'abord un pays. La production mythique d'un langage de la nation, par exemple dans le creux de l'absence du langage-nedjma, est aussi production ambiguë d'un « polygone » étoilé aux sens multiples, certes, mais parmi lesquels et en rapport ambigu avec lesquels le pays figure en bonne place. Le sens produit-inventé dans le récit mythique est d'abord un espace. Non seulement l'espace emblématique et métaphorique cher au discours idéologique, mais l'épaisseur opaque d'un espace réel. »¹⁶

Cette dimension de la localisation a marqué l'écriture de la première période dibienne et celle de la seconde et a généré, par rapport à l'écriture de l'espace, deux écritures différentes, l'une du Sud et l'autre du Nord puisque, chemin faisant, l'écriture de la localisation va, progressivement, céder la place à l'écriture du voyage et de la découverte d'autres espaces, d'autres cultures et d'autres lieux fabuleux ; écriture du voyage dans le sens où :

« voyager, c'est quitter un lieu connu pour aller vers un autre, inconnu. C'est aller à la conquête de soi et de son image inscrite ou à inscrire dans le monde. Le voyage naît certainement du rêve fabuleux de se découvrir. Il conduit vers ce « nulle part ailleurs » de l'espace intérieur » : « espace insaisissable qu'on poursuit

¹⁶. Charles BONN, *Problématiques spatiales du roman algérien*, op. cit., p.84

inlassablement. Le voyage est alors un autre stade du miroir, un moyen pour l'individu de se structurer. (...) . Voyager, c'est aller vers l'urgence, vers l'essentiel ; c'est aussi aller à la rencontre de nos exils respectifs. Par sa différence, l'être ne serait-il pas « condamné » à vivre l'exil et la séparation ? Mais contre la fureur du monde, l'œuvre n'est-elle pas ce rempart contre l'écroulement incessant de la vie ? »¹⁷

C'est ainsi qu'en fin de parcours, l'Algérie, dans la trilogie nordique, n'apparaît que comme le lieu oublié, inventé ou réinventé au gré des fantaisies de l'écriture. Un autre espace, d'autres mythes, d'autres valeurs et d'autres désirs habitent dorénavant l'écriture de celui qui a chanté si joliment l'Algérie. Mais au-delà de cette problématique du lieu, si travaillée en principe, le voyage vers l'autre ou l'amour-fou reste un des thèmes essentiels comme le souligne N.Khadda¹⁸ ; voyage conçu comme « *un au-delà des mots et de leurs espaces*

17. Rachid RAISSI, *Au Cœur des Nuits*, dans *Cahiers J.E.BENCHEIKH, Savoir et Imaginaire* sous la direction de Christiane CHAULET-ACHOUR, l'Harmattan, 1998, p.87.

18 « Or, la voie privilégiée, pour atteindre ce but (plénitude et totalité de l'être) est la communication parfaite avec l'autre que la métaphorise superbement le thème de l'amour-fou, qu'on le rapporte au « coup de foude » surréaliste, à la tradition mystique soufie, à la tradition arabe de Madjnoun Leïla ou la légende nordique de la louve. L'évanouissement de l'individualité dans l'Etre pour une expérience d'identité absolue supprime toute trace de scission entre le sujet et l'objet. Cet amour conjoint l'image de la femme aimée à l'idée de Dieu de sorte que c'est chaque fois une déesse qui apparaît aux héros lors des moments d'illumination (...) ». In *Littérature Maghrébine d'Expression Française*, op.cit., p. 58.

« habités » par un foisonnement de significations qui nous préexistent et avec lesquels nous devons négocier le sens que nous voulons inscrire dans l'univers ; comment atteindre l'autre sinon par l'érotisme ? La communication subjective ne serait-elle pas communication verbale enrichie de la dimension érotique ? L'érotisme est ici compris comme une intériorité affective qui a besoin de se réaliser à l'extérieur de soi. L'espace subjectif implique la mise en écriture de notre corps, de ses tourments et de ses désirs. Nous frôlons l'inexprimé de l'être si difficile à traduire en mots. Se fuyant sans cesse, s'exilant de lui-même, l'être serait toujours à l'affût du contact. Chaque conscience a besoin de l'autre pour se réaliser. Le rêve, lui, peut se dire : accomplir le parcours du déséquilibre vers l'infini intérieur de l'autre, parcours de l'extrême et mouvement salvateur du contact. L'espace érotique doit être nécessairement saisi dans sa dimension universelle et comme un processus complexe où les « interlocuteurs » rentrent en rapport, tendent l'un vers l'autre pour se réaliser et fusionner, réactualisant à chaque rencontre profonde le mythe de l'androgynie. »¹⁹

L'écriture dibienne oscille bel et bien entre deux espaces différents et complémentaires : le Nord et le Sud ; complémentaires parce que l'un ne se définit et ne prend sa véritable valeur que par opposition à l'autre. Il nous faut dire aussi le rêve du Sud de tout « nordique » et le rêve du Nord de tout « sudiste ». Ce qui, au fil du temps, a produit des croisements et des rencontres éblouissantes

¹⁹. Rachid RAÛSSI, *Au Cœur des Nuits*, op.cit., p.88/89.

entre ces êtres et ces textes si différents en principe mais dont la rencontre éclaire et réunit. Une écriture de l'humain qui fusionne avec autrui pour se confirmer et confirmer l'existence d'autrui. Une écriture de la mixité et de son revers, l'intertextualité. Une écriture des attentes du Nord des nouvelles du Sud et des attentes du Sud des nouvelles du Nord.

L'être humain peut se caractériser par son historicité qui est toujours, il faut le reconnaître quelque part plurielle ; mais il peut aussi et essentiellement se caractériser par sa « différence » qui implique la notion d' « identité » qui, à son tour, ne peut prendre réellement sens que par opposition à une autre « identité ».

L'identité, notion non naturelle puisque l'artifice est le seul lot de toute identification, ne s'obtient jusqu'à présent que grâce à l'exclusion. Mais cela n'empêche pas l'individu porteur d'une identité d'être le lieu, tout en même temps, de plusieurs autres identités puisque l'identité peut provenir d'une historicité mais aussi d'une filiation, d'un lieu de résidence ou tout simplement d'un apprentissage ou d'un désir.

En effet, quel est l'écrivain algérien qui peut prétendre aujourd'hui à l'algérianité littéraire ? Et quels sont les critères scientifiques et objectifs que nous devons retenir pour affirmer l'algérianité d'un écrivain ? Pourquoi donc, et sur quelles bases, on a contesté à Feraoun, à Hawa Djabali, à L.Sebbar, à Albert Camus leur algérianité littéraire ? Et pourquoi « *la littérature algérienne sera arabe ou ne le sera pas* » comme l'a affirmé J.E.Bencheikh ?

En quoi une littérature nationale, définie comme « *l'ensemble des ouvrages considérés comme littéraires* »

par des institutions étatiques et écrits nécessairement dans la langue officielle »²⁰ est-elle plus nationaliste qu'une littérature maghrébine d'expression française, généralement cosmopolite et définie comme « *des productions [qui] n'entrent plus dans les structures des histoires littéraires désuètes qui font leurs les frontières littéraires* »²¹ ou comme le désir de s'ouvrir sur l'autre, différent et multiple.

Opter pour le cosmopolitisme, c'est avoir ce désir extrême du mouvement salvateur du contact avec la différence bénéfique d'autrui « *qui produit en nous une troisième personne, l'esprit* »²² ; c'est s'inscrire dans une autre langue et dans une autre culture que les siennes propres ; s'inscrire aussi dans ce voyage qui s'ouvre à l'univers quand on se sent à l'étroit dans son propre espace où le vertige vous secoue ; c'est aussi avoir ce besoin vital de se ressourcer dans l'autre : entrer en contact, dialoguer pour renaître en lui, le redire et se redire tout en même temps afin de dévoiler ce que, de part et d'autre, on taisait et qui manquait affreusement à la constitution de l'être.

Est-ce que cette problématique de la nationalité et de l'identité de l'œuvre n'explique pas le fait que certains écrivains, comme M. Haddad, R. Boudjedra, K. Yacine

20. Yasmine Chekroun, *A la source d'Isis, mort et résurrection dans les romans d'Andrée Chedid*, office des Publications Universitaires, Ben Aknoun, Alger, 1988, p.2.

21. *A la source d'Isis, mort et résurrection dans les romans d'Andrée Chedid*, op. cit., p. 2.

22. Michel Serres, *Le Tiers-Instruit*, op. cit., quatrième page de couverture.

ou d'autres, ont cru nécessaire de s'auto amputer d'une langue et d'une culture qui les constituent ?

Ces auteurs, sont-ils plus nationalistes que les autres ou étaient-ils incapables d'aller au-delà de la littérature nationale et de la littérature tribale afin de produire une littérature du multiple, de l'universel ; une littérature conçue comme une esthétique de la bipartition, selon l'expression de Christiane Chaulet-Achour ?

D'autres écrivains, nous dit Christiane Chaulet-Achour dans *littérature maghrébine d'expression française* comme Mohammed Dib ont relevé le défi en maintenant leur rapport à la langue française et ce malgré l'inscription définitive de la violence coloniale et de la perte de l'idiome de l'origine. Ce rapport à la langue devient, par la suite, moins problématique, plus ludique et plus prospecteur. C'est un rapport qui, au-delà de la période post-Seuil, dit le cosmopolitisme et tend à enrichir la langue française d'un imaginaire qui produit l'inattendu. C'est ainsi, nous semble-t-il à la suite de beaucoup de critiques, que l'œuvre littéraire dibienne passe de l'écriture du témoignage à la création pure et simple.

Ainsi, notre but est également de montrer qu'à chaque fois que certains textes littéraires entrent en interaction avec d'autres textes pour entretenir, à un niveau scripturaire, des liens d'un type intertextuel, cela semble se traduire, au niveau thématique, par la présence du thème de la mixité ou du métissage.

Ainsi, « intertextualité » et « mixité » apparaissent comme intimement liées dans certaines écritures puisque, d'une part : « *le discours rencontre le discours d'autrui sur tous les chemins qui mènent vers son objet et il ne*

*peut ne pas entrer en interaction vive et intense. Seul l'Adam mythique, abordant avec le premier discours un monde vierge et encore non-dit, le solitaire Adam, pouvait éviter absolument cette réorientation par rapport au discours d'autrui qui se produit sur le chemin de l'objet. »*²³ Et puisque, d'autre part, aucune personne ne saurait éviter la rencontre avec autrui et elle ne saurait non plus éviter l'interaction vive, intense et bénéfique. La rencontre avec l'autre est donc inévitable, nécessaire puisque la conscience humaine ne peut aucunement être, se réaliser que par opposition et dans la conscience de l'autre : « *Tout apprentissage consiste en un métissage. Etrange et originel, déjà mélangé des gènes de son père et de sa mère, en tiers entre eux, tout enfant n'évolue que par nouveaux croisements, toute pédagogie reprend l'engendrement et la naissance d'un enfant : né gaucher, il apprend à se servir de la main droite, demeure gaucher, renaît droitier, au confluent des deux sens ; né Gascon, il le reste et devient Français, en fait métissé ; Français, il se fait Espagnol, Italien, Anglais ou Allemand ; s'il épouse et apprend leur culture, en gardant les siennes propres, le voici quarteron, âme et corps mêlés. Son manteau ressemble au manteau d'Arlequin.*

Cela vaut pour instruire autant que élever les corps. Le métis ici s'appelle Tiers-Instruit. Scientifique, plutôt, par nature, il entre dans la culture parce que la science épouse aujourd'hui les questions, par elle seule imprévisible, de la douleur et du mal. Il suffit

23. T.Todorov, Mikhaïl Bakhtine, *le principe dialogique suivi de Ecrits du centre de Bakhtine*, Collection Poétique aux Editions du Seuil, Paris, 1981, p. 95.

d'apprendre deux choses : la raison exacte et les maux injustes ; la liberté d'invention, donc de pensée s'ensuit. Cela vaut enfin pour la conduite et la sagesse, pour l'éducation. Elle consiste et demande à épouser l'altérité la plus étrangère, à renaître donc métis. Aime l'autre qui engendre en toi une troisième personne, l'esprit. »²⁴

Ainsi les deux notions « intertextualité » et « mixité » présentent des similitudes certaines et peuvent constituer en dernière instance une même « notion » dont seul l'objet diffère. En effet, la mixité serait pour l'être humain ce qu'est l'intertextualité pour l'écriture. La mixité dit le contact, la rencontre, la liaison entre des textes issus de races, de culture et de religion différentes; l'intertextualité n'est aussi rien d'autre que le contact, le croisement entre des textes d'origines diverses.

Ces deux notions, qui peuvent être saisies sous le terme d'interaction bénéfique et productive, éclairent considérablement l'écriture maghrébine qui naît constamment et incontestablement de la conjugaison de cette double opposition. C'est ce qui explique que l'axe principal de cette réflexion est de montrer que toute écriture maghrébine est polyphonique et dialogique, et travaille activement au thème qui est pour nous essentiel, la mixité/métissage.

Références

²⁴. Michel Serres de l'Académie française, *Le Tiers-Instruit*, François Bourin, 1991, quatrième de couverture.

- BONN (Charles), *Lecture présente de Mohammed Dib*, Entreprise Nationale du Livre, Alger, 1988
- BONN (Charles), *Problématiques spatiales du roman algérien*, Entreprise Nationale du Livre, 1986.
- CHEKROUN (Yasmine), *A la source d'Isis, mort et résurrection dans les romans d'A.CHEDID*, O.P.U, Ben Aknoun, Alger, 1988
- CHIKHI (Beïda), *La pesée sur le Signifiant dans le texte d'amour bilingue de KHATIBI* in *Langues et Littératures*, Revue de l'Institut des Langues Etrangères, 1983
- DIB (Mohammed), *Ecrivains, Ecrits-Vains, Ruptures* n°6, 22 février 1993
- DIB (Mohammed), *L'arbre à dire*s, Albin Michel, 1998
- DIB (Mohammed), *Pour ce que lire est le propre de l'homme* in *ALGERIE Littérature/Action* n°33, Marsa Editions, Algérie, 1999
- FARAGO (France), *Le langage*, Armand Colin, 1999.
- GONTARD (Marc), *L'itinéraire comme forme romanesque chez T.Ben JELLOUN et A. Meddeb* in C. ACHOUR et D. MORSLY, *Voyager en Langue et en Littérature, Journées d'Etudes de la Division de Français*, O.P.U, 1983.
- H.S, *La mémoire du maître* in *Liberté* du lundi 6 juillet 1998
- KHADDA (Naget), Mdarhi-Alaoui (Abdallah) sous la direction de BONN (Charles), *Histoire de la Littérature Francophone, Littérature Maghrébine d'Expression Française*, Coordination Internationale des Chercheurs sur les Littératures Maghrébines, EDICEF, 1996

- KHADDA (Naget), *Réflexions sur la culture, Journées d'études du Département des Langues Romanes*, O.P.U, Alger, juin 1984
- RAÏSSI (Rachid), *Au Cœur des Nuits* in *Cahiers J.E.Bencheikh, Savoir et Imaginaire* sous la direction de Christiane CHAULET-ACHOUR, l'Harmattan, 1998
- SARI MOSTEFA-KARA (Fewzia), *Pouvoirs de l'écriture et authenticité, Essai sur l'œuvre de Mohammed Dib* in *Revue des Langues Etrangères*, O.P.U, Alger, 1987
- SERRES (Michel), *Le Tiers-Instruit*, François Bourin, 1991